

IL ÉTAIT UNE FOIS ... LES RUES DE PRINGY

Dès 1788, le roi Louis XVI est informé de la nécessité, dans la province d'Ile de France, de regrouper certaines paroisses peu peuplées en vue d'en créer de nouvelles. Toutefois, ce n'est qu'en 1791 que le territoire de la commune de Pringy connaît ses limites actuelles avec la suppression de la paroisse de Montgermont et son rattachement à la paroisse de Pringy, à l'exception du hameau de Farronville, près d'Orgenoy, réuni alors à la paroisse de Saint-Sauveur.

Jusqu'au début du XXème siècle, Pringy est composé d'un village bâti en amphithéâtre sur le versant Est de la rivière Ecole et de plusieurs hameaux plus ou moins peuplés : Ponthierry, Bel Air, Lourdeau, Montgermont, Montlouis abandonné ne comptait déjà plus que quelques ruines, quant au hameau de Maison-Rouge, situé au sud-est de Montgermont il ne subsistait plus aucune trace, ni de la maison seigneuriale, ni des autres constructions. De ce fief qui relevait du comte de Cély comme seigneur de Nainville, nous ne conservons qu'une description datant de 1581.

Ce n'est que dans la seconde moitié du XXème siècle que la plupart de ces différents lieux, en raison d'une urbanisation plus rapide se retrouvent réunis pour ne former qu'une même agglomération.

LE VILLAGE

Jusqu'en 1900, sur les 550 habitants que compte la commune, près de la moitié réside dans le village qui est sur le plan architectural, un exemple cohérent de volumes bâtis dont la similitude des formes et des matériaux employés, notamment la pierre meulière, s'intègre parfaitement au site. Le village s'étire sur les actuelles rues de l'Eglise, du Centre, des Ecoles et de Montgermont en partie dont les noms n'ont été attribués qu'à partir des années 1960.

La rue de l'Eglise dont le nom évoque bien entendu l'église de Pringy, placée sous le vocable de saint Pierre et saint Paul, construite en des temps très anciens puisque nous savons qu'elle existait déjà en 1096, a connu d'autres dénominations : rue du Moulin, en raison de l'ancien moulin des prieurs implanté au numéro 18 ou encore rue de la montagne en raison du caractère très pentu de la côte (le maire interdit d'ailleurs au début du XXème siècle aux corbillards de l'utiliser dans le sens de la montée afin d'éviter que les portes arrières de ces véhicules funéraires ne s'ouvrent et laissent échapper, comme cela c'était produit, le cercueil sur la voie publique).

La rue de l'Eglise connut tous les événements heureux ou malheureux de Pringy. En effet, dans cette rue se trouvent l'église avec sa chapelle du XIIIème siècle, son clocher abritant une cloche, baptisée en 1663 Françoise Denise (la seconde baptisée Marie Catherine, en 1740 a été fondue pendant la Révolution) ainsi qu'une horloge depuis 1862. Les Pringiaciens avaient par ailleurs l'occasion de se retrouver à l'abreuvoir devant l'entrée du moulin ; à la fontaine sous l'église pour y puiser une eau très pure consommée jusque dans les années 1970 ; au

lavoir, le plus ancien de la commune, mais dont le succès s'amointrit après la construction du lavoir du Ponceau car l'eau y était moins courante ; ou au cimetière implanté devant l'église jusqu'aux travaux de restauration de cette dernière en 1866. Ce cimetière était un lieu d'inhumation très ancien où l'on retrouva lors de son déplacement des tombes renfermant des ossements d'hommes et de chevaux côte à côte datant de l'époque gauloise très probablement des premiers siècles avant Jésus Christ. Depuis 1960, le monument aux morts y est implanté à la suite de son déplacement de la cour de l'école primaire de l'avenue de Fontainebleau où il avait été érigé en 1921.

Enfin, cette rue abrite depuis 1926 le presbytère. En 1907, en raison du climat anticlérical lié aux débats engendrés par la loi de séparation des Eglises et de l'Etat, il est demandé au curé, l'abbé de Casanove d'acquitter un loyer de 270 francs pour la maison qu'il occupe rue des écoles. Le loyer est certes modeste mais selon le conseil municipal « l'immeuble n'est pas en très bon état et en outre il n'y a pas de possibilité de le louer plus avantageusement ». Avec le temps cette situation ne s'améliore pas, aussi, quelques paroissiens aisés dont Madame Lestiboudois et Madame Dubonnet décident de construire pour leur curé une habitation décente, au numéro 16 de la rue de l'église et de rendre la paroisse par le biais de l'association diocésaine propriétaire de la cure.

La rue du Centre, a quant à elle longtemps été nommée rue de la Ferté Alais du nom d'une ville du département de l'Essonne, à moins que cela ne soit tout simplement à l'origine, rue de la Ferté, c'est-à-dire rue de la Forteresse. Il est amusant de noter que le bar situé au début de cette rue s'appelait dans les années 1970, la citadelle. Cette rue était jusqu'à la deuxième partie du XXème siècle très animée car, outre plusieurs fermes, elle abritait deux épiceries : l'une au numéro 2 et l'autre au numéro 20. Ces épiceries jouxtaient un bar et une grande salle où leurs propriétaires organisaient des bals. Les premières séances de cinéma organisées par Monsieur Raymond Lapierre eurent lieu au numéro 20. Deux puits complétaient l'animation de la rue. Il en reste un visible au numéro 5. Au débouché de cette rue sur l'avenue de fontainebleau, une plaque ancienne rappelle que la mendicité est interdite dans le département de Seine et Marne.

La rue des Ecoles porte bien son nom puisque le premier bâtiment affecté à part entière à une école, dès le XVIIIème siècle, est la petite maison du numéro 9. L'école reste à cet emplacement jusqu'en 1855 où, à l'initiative du comte Charles de Vaudreuil, maire de Pringy de 1846 à 1870, elle est transférée sur la petite place publique entourée de tilleuls face à l'actuelle mairie. C'est sur cette place que se tenaient les fêtes, que s'installaient les cirques, les théâtres ambulants jusqu'à la dernière guerre. C'est aussi à cet endroit que se mettait l'alambic, utilisé pour la production d'eau de vie, avant qu'il ne soit éloigné du cœur du village.

Il n'y aura plus d'école dans cette rue à partir de 1943 où toutes les classes s'installent à l'école primaire de l'avenue de Fontainebleau. Au numéro 1bis, avant l'installation de la mairie en 1975, cette très belle « maison de campagne » comme l'appelait, en 1804, un de ses anciens propriétaires, Monsieur Jacques Baron, conseiller au parlement de Paris, avait été un bâtiment religieux. Il formait avec les dépendances qui l'entourent, jusqu'au XVIIIème siècle, prieuré Notre Dame de Pringy placé sous ce vocable en raison d'une vierge noire vénérée à Pringy depuis des temps très reculés.

Ce prieuré dépendait de Saint Martin des Champs de Paris et avait été fondé très probablement au début du XIème siècle. Au numéro 18 de cette même rue, étaient réunis le

presbytère (jusqu'en 1926), la mairie (jusqu'en 1855 où elle s'installe avec l'école sur la placette de l'actuelle mairie) et la salle des gardes nationaux ancêtres des sapeurs pompiers (en 1837, il y avait 82 gardes nationaux). Le numéro 14 abrite à partir de 1866 le local destiné à la nouvelle pompe à incendie. On se servit pour sa construction des matériaux non utilisés pour la restauration de l'église. La dénomination «Rue des Ecoles» ne concernait qu'une partie de cette rue, celle qui part de la mairie (1bis) jusqu'à son intersection avec la rue de Montgermont.

En effet, l'autre partie de la rue entre l'avenue de Fontainebleau et la mairie s'appelait jusqu'à dans les années 1960 «chemin du pavillon» en raison d'une petite tour (réservoir d'eau) située à l'angle de la rue des Sources et des Ecoles, surplombant un grand mur qui protégeait le potager du «château». Il est à noter que le débouché de cette rue sur l'avenue de Fontainebleau n'était pas situé à l'endroit actuel, mais dans le prolongement de la rue des Ecoles face à la pharmacie au numéro 92 bis de l'avenue de Fontainebleau. Réalisé en 1974 ce nouveau débouché a permis de s'éloigner du croisement de l'avenue de Fontainebleau et de la rue de Melun (actuel rond-point) et d'agrandir l'espace public autour du foyer rural construit en 1973. La place sur laquelle a été construit ce bâtiment est utilisée pour les fêtes depuis la dernière guerre. Elle était bordée de tilleuls et d'une grande allée de platanes qui permettait l'accès au «château» par de grandes grilles en fer forgé, rue des sources, face au château d'eau.

La rue de Montgermont entre le numéro 14 et le numéro 24 rappelle le nom de la puissante seigneurie de Montgermont. Le nom de Montgermont vient de Mons Germondi. Germondus était un nom de baptême fort usité au XIIème siècle qui pourrait avoir pour étymologie, Ger, correspondant au vir latin, guerrier et Mund, radical germanique ayant le sens de bouche (bouche symbole de l'autorité).

Le château de Montgermont siège de la seigneurie était jusqu'à la fin du XVIIIème siècle, un «grand logis enclos partie de fossés et murs, partie de pont levis, flanqué de sept tourelles qui regardaient tout à l'horizon d'environ». Le château abrita le roi Charles VI et le duc de Bourgogne Jean sans peur le 29 avril 1383. Ce dernier avait en effet placé auprès du roi pour l'influencer OdINETTE la fille d'Oudin de Champdivers, seigneur de Montgermont. Le roi s'éprit d'elle et ils eurent une fille qu'il reconnaitra sous le nom de Marguerite de Valois. Le dernier seigneur de Montgermont fut Jean Armand de Gontaut-Biron dont l'un des fils au début du XIXème siècle fit relever dans le parc de son château, les ruines de l'église Notre Dame de Corbeil.

Parmi les propriétaires de Montgermont au XIXème siècle on peut souligner la présence du sénateur Louis Martin Lebeuf, propriétaire de la faïencerie de Montereau dont la femme fit entièrement restaurer à ses frais en 1866 l'église de Pringy. La première moitié du XXème siècle vit la famille Dubonnet célèbre pour sa marque d'apéritif occuper le château. L'un des fils, André Dubonnet fut l'un des meilleurs pilotes de l'escadrille des cigognes pendant la grande guerre avec six victoires aériennes homologuées en 1918. Il fut également un pilote de course émérite qui construisit quelques véhicules de concept très avancé. L'un d'eux, en 1936 était pourvu d'une carrosserie en forme de «goutte d'eau» sans capot avec un moteur Ford V 8 monté à l'arrière. Cette voiture faisait l'admiration et la joie des petits Pringiaciens massés le long de la rue pour la voir passer.

LE HAMEAU DE PONTHIERRY

Le hameau de Ponthierry situé dans le bas de l'avenue de Fontainebleau représente environ, à la fin du XIX^{ème} siècle, le tiers de la population de la commune. Il est délimité par les rues du Vieux Moulin, du Port, du Lieutenant Boulay. Il s'est essentiellement développé à partir de la fin du XVII^{ème} siècle avec l'installation d'un relais de poste au numéro 8 de l'avenue de Fontainebleau.

Ce hameau porte le nom de l'ancien pont de pierre qui enjambe la rivière Ecole limite des chatellenies de Corbeil et de Melun. Ce nom évoque le temps des Mérovingiens où selon la tradition en l'an 600, le roi Thierry II de Bourgogne aurait franchi l'Ecole après avoir battu son cousin Clotaire II, roi de Neustrie sur les bords de la rivière d'Orvanne près de Dormelle. L'autre partie de Ponthierry est située sur le territoire de la commune de Saint-Fargeau. Les rues du Lieutenant Boulay et du Vieux Moulin forment la limite entre les deux communes. Un projet de fusion des deux parties de Ponthierry pour n'en faire plus qu'une fut envisagé en 1841 mais les habitants de la partie Pringiacienne rejetèrent totalement cette idée.

L'écrivain Edmond Restif de la Bretonne rapporte, en 1746, dans un ouvrage qu'il a couché à Ponthierry sur le ru «Ecole» où se trouve un moulin à laine. **La rue du Vieux Moulin**, limitrophe aux deux communes tire son nom de ce moulin situé au pied du pont à coté d'un lavoir tous les deux aujourd'hui disparus.

La rue du Port, ancien chemin de Sainte Assise, tient son nom du port de Ponthierry, situé en amont du pont enjambant la Seine, terminus d'une voie étroite de chemin de fer, utilisé par un train decauville surnommé «le petit tacot» qui acheminait les pierres meulières extraites dans les carrières d'Orgenoy à travers Pringy et Boissise le Roi. Ces pierres étaient ensuite embarquées sur les péniches jusqu'à Paris.

A peu près au même endroit, en 1867, existait un ponton d'embarquement pour se rendre à l'exposition universelle en bateau à vapeur.

La rue de Boissise, mitoyenne à Pringy, Boissise le Roi et Saint-Fargeau Ponthierry porte le nom de la commune voisine dont les terres ont été données au XII^{ème} siècle par le roi Louis VI et l'archevêque de Sens aux religieux d'Orgenoy. Boissise fut rebaptisée en 1793, Boissise la Nation, et conserve ce nom jusqu'en 1808. Cette rue s'est urbanisée peu à peu au XX^{ème} siècle.

La rue du Lieutenant Boulay est limitrophe à la commune de Saint-Fargeau Ponthierry et porte le nom du lieutenant Boulay, serrurier, originaire de Pringy, qui assura le commandement du corps des sapeurs pompiers de Ponthierry de 1939 à 1953. Pierre Boulay était le petit fils du sergent Frédéric Desbrosses, pompier à Pringy vers 1860 et le père de Jean Boulay, élu à Pringy pendant de longues années et de Georges Boulay ancien capitaine des pompiers. Avant 1954, cette rue portait le nom de rue de la Corderie car d'après certains anciens, une fabrique de cordes était implantée dans cette rue avant la première guerre mondiale. La rue se prêtait bien à la fabrication de grosses cordes de chanvre car il fallait de la longueur pour tendre celles-ci. Cette rue s'appelait auparavant rue de Moulignon. Jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, seul son débouché sur l'avenue de Fontainebleau était bâti. Ainsi, en 1771, la maison d'angle appartenait au maître chirurgien Louis Brun.

Le lieutenant Pierre Boulay racontait qu'en 1870 le bureau de poste était installé à l'angle de cette rue chez Monsieur Heuillier, entrepreneur de peinture. Un jour de cette triste année qui vit la défaite et l'invasion de la France, un peloton de hussards mit pied à terre devant la poste. L'officier allemand qui commandait, au moment d'y pénétrer, apercevant l'apprenti peintre Emile Charchanton lui dit dans un excellent français «Emile où est ton patron ? » « Je ne sais pas monsieur. » « Alors tu me reconnais pas » et en retirant son casque le jeune homme constata avec stupéfaction que c'était l'ouvrier peintre que son patron employait l'année précédente. C'était un espion.

L'entretien de cette rue a longtemps été l'objet de litiges entre les communes de Pringy et de Saint-Fargeau-Ponthierry. Ainsi, par exemple en 1963 le conseil municipal de Pringy refuse le goudronnage de cette rue. Ces litiges ont cessé avec la création du district Seine-Ecole qui a pris en charge l'aménagement et l'entretien de la voirie.

L'avenue de Fontainebleau porte le nom de la ville de Fontainebleau (fontaine belle-eau) indissociable de sa forêt et de son château qui attira les Valois et les Bourbons. Cette avenue porte tantôt le nom de route de Paris, de grand chemin de Paris à Fontainebleau, de grande route de Ponthierry ou tout simplement de route nationale 7.

Cette voie traverse toute la commune et son profil actuel date de 1769. Son urbanisation se développe d'abord sur le lieu-dit Ponthierry, autour du relais de poste installé au numéro 8 de cette avenue. On peut y remarquer un cadran solaire peint au XVIIIème siècle qui comporte cette phrase latine «sicut umbra fugit». On pouvait dénombrer en 1795, 34 chevaux. Le relais est alors utilisé par les voyageurs se rendant à Fontainebleau ou à Paris. Le trajet vers Paris se fait trois fois par semaine avant la révolution ; il en coûte pour un voyage d'une journée neuf livres. Sur cette voie circulent diligences, chaises de poste, berlines du roi et des grands officiers de la couronne. Toutefois, certains convois revêtent un caractère particulier comme celui des forçats enchaînés qui se rendent à pied au bagne de Toulon.

Le relais ferma en 1870. Cet établissement attira durant son activité de nombreuses auberges que la lecture d'un document de 1771 décrit : l'image de Saint-Pierre, l'image de Saint-Eloi, le vieil Gaudet ou encore l'Ecu de France dans la cour de laquelle la chapelle Notre Dame du Bon Secours fut construite en 1715 avec le produit d'une collecte des habitants. Un peu plus loin en montant la côte, au lieu-dit la cloche existait un cimetière gallo-romain datant du IV siècle après Jésus Christ.

L'avenue de Fontainebleau connut de tout temps de nombreux accidents de la circulation. Ainsi en 1667 on retrouve trace dans les registres paroissiaux du décès d'Antoine dit de La Tour, âgé d'environ 13 ans, laquais «décédé par un accident inopiné en revenant de Fontainebleau avec son maître. Le carrosse de Lyon ayant passé malheureusement sur son corps».

En 1910, le maire de Pringy considère que «l'accroissement du nombre des automobiles et des excès de vitesse si fréquemment constatés» nécessite de prescrire aux conducteurs de tous véhicules et particulièrement d'automobiles de marcher à une allure modérée dans la traversée de la commune ». Il décide donc que la «vitesse sera limitée à 12 km/heure et ramenée à celle d'un homme au pas dans les endroits étroits et encombrés».

L'insécurité frappe également l'avenue de Fontainebleau. Ainsi en 1796, elle est le théâtre d'un incident qu'il semble important de relater. Cette année là, le pays est la proie du brigandage le plus effréné. Des bandes d'individus à cheval dites les «chauffeurs» parcourent les environs en volant, pillant, incendiant fermes et maisons, torturant et tuant. Le 15 avril au soir, le citoyen Patry, agent municipal, entend le bruit d'un cheval au galop et derrière, le bruit d'une troupe. Il tente en vain d'arrêter le premier cavalier mais réussit à retenir, aidé de quelques voisins et postillons, la bande composée de sept hommes, vêtus de costumes à demi-militaires. Ces derniers présentent toutefois des passeports suffisamment réguliers pour ne pas être gardés. La troupe repart de Pringy et fait halte à Sermaize, sur les bords de la Seine où elle massacre la famille Rumel.

La proximité des vignes le long de l'avenue nécessite une surveillance continue qui n'est pas sans risque. Ainsi, en 1776, alors que François Chumeau garde-vigne verbalisait une personne en train de cueillir du raisin, il vit surgir d'une voiture de type gondole plusieurs individus dont un vêtu d'un habit galonné, qui se jetèrent sur lui en lui donnant des coups de pied et de poing. Seule l'arrivée de son ami Antoine Desbrosses lui permit de se débarrasser de ces quidams qui portaient la livrée du comte de Saint Germain, ministre de la guerre du roi Louis XVI.

LE HAMEAU DE BEL AIR

Quelques constructions furent implantées sur ce lieu-dit traversé par l'avenue de Fontainebleau qui jusqu'à la fin de la première moitié du XIXème siècle n'en comptait que très peu. Elles étaient regroupées aux abords du croisement de cette avenue avec la rue de Melun.

Au sommet de la côte, au milieu du croisement, une croix était installée avant qu'elle ne soit, en 1862, accidentellement brisée. On profita de cet accident pour remanier l'ensemble du carrefour. Au bord de l'avenue de Fontainebleau ont été implantées au XVIIIème siècle des «bornes milliaires» faites de grès et destinées à indiquer la distance du lieu considérée jusqu'à Notre Dame de Paris. La distance entre elles correspond à une demi lieue soit environ deux kilomètres. Une de ces bornes est toujours visible devant la salle des fêtes. Elle était autrefois placée à l'angle de la rue de Montgermont et de l'avenue de Fontainebleau.

C'est également au hameau du Bel Air qu'est construite, au numéro 93 de l'avenue de Fontainebleau, en 1880 l'école primaire sur un terrain acheté au comte de Clermont Tonnerre héritier du comte de Vaudreuil. L'école voit ses capacités d'accueil augmenter avec le temps : une classe lors de sa construction, une deuxième classe en 1920, une troisième en 1943. En 1994, l'ensemble est totalement réaménagé et agrandi. Il devient le groupe scolaire Jean de la Fontaine. La Mairie occupe une partie des bâtiments pendant près d'un siècle de 1880 à 1975.

La rue de Melun porte le nom de la ville chef lieu du département, tour à tour oppidum gaulois, cité gallo-romaine, place forte sous les premiers rois. Ancienne route de Bourgogne (voie romaine) au caractère très campagnard, elle était jusqu'en 1950 beaucoup plus étroite qu'actuellement et bordée de fossés, de vergers et de vignobles.

Les premières constructions datent d'avant la dernière guerre. Les pionniers étaient de jeunes couples Pringiaciens qui quittaient le village et leurs parents pour s'y établir tels Simone et Fernand Vauxeur en 1937 au numéro 12 ou encore Suzanne et André Kutler en 1942 au numéro 18. La rue était traversée, à la hauteur du numéro 28, par le «petit tacot» qui transportait depuis 1897 les pierres meulières vers le port aux pierres sur la Seine. Selon Roland Galmard deux employés assuraient le service : le conducteur qui devait être attentif à la circulation et aux obstacles possibles, et un garçon agile qui sautait du sol au train pour serrer les freins entre les wagonnets et assurer «le drapeau rouge» à la traversée des routes. Ces traversées étaient source de nombreux accidents de la circulation. Ainsi, en 1960, en traversant la rue de Melun, le petit tacot coupa une voiture en deux.

LE HAMEAU DE LOURDEAU

Avec le XXème siècle, la commune voit de nouvelles rues s'urbaniser.

La rue de Lourdeau dont le nom évoque les lourdes eaux en opposition aux vives eaux tire son nom du lieu-dit et connaît sa première construction en 1828. Il s'agit du moulin situé au numéro 21 que le sieur Patin fut autorisé à construire sous la condition de réaliser à ses frais un pont sur la rivière Ecole à la place du gué du chemin de Pringy à Ponthierry, nom de cette rue à l'époque. Ce petit pont existe toujours.

Madame Reine Maman épouse Gay qui a connu Pringy dans la première moitié du XXème siècle rapporte que dans ce quartier l'Ecole était bordée de petits lavoirs personnels dont certains subsistent. De nombreux commerçants de l'avenue de Fontainebleau possédaient un terrain avec lavoir où chaque semaine «ils venaient rincer leur lessive dans l'eau claire de ce ruisseau».

L'eau était si claire qu'en 1941, Monsieur Van Coppenolle, habitant au numéro 11, décide d'organiser dans la rivière, une piscine pour les enfants, baptisée «la joie de l'enfance». De nombreux jeunes pringiaciens y apprirent à nager et reçurent à ce titre des certificats de natation.

En 1882 on construisit un lavoir public, face au numéro 4, sur une parcelle de terrain offerte par Monsieur Hubert Cariot.

La rue du Ponceau longtemps appelée chemin de Ponthierry à Montgermont porte le nom du pont situé près du lavoir. Ce pont très ancien figure sur les cartes d'intendance du XVIIIème siècle sous le nom du Pont Rouge, un pont de briques très certainement.

Lorsque le conseil municipal accepte en 1841, à la suite d'un échange de terrain, la parcelle nécessaire pour la construction d'un lavoir, au frais du sénateur Louis Martin Lebeuf, propriétaire du château de Montgermont, il est précisé que ce lavoir serait attenant au pont du ponceau. Il est amusant de constater que ponceau veut dire à la fois «petit ouvrage voûté construit sur une rivière» et «coquelicot» ; coquelicot rappelant ainsi la couleur rouge du pont.

Cette rue abrite depuis 1832, le cimetière de la commune sur un terrain donné par Monsieur Baron. Parmi les tombes anciennes, on peut remarquer celle de Marie Jamet de Kergouet, mère d'Adolphe Billault, ministre de l'intérieur de Napoléon III qui offrit pour la décoration de l'église le très grand tableau de l'apparition de la vierge immaculée.

Lors de la dernière guerre, le cimetière est le théâtre de gestes de résistance. En effet, un avion américain, abattu par la défense allemande s'écrase dans les bois de Montgermont. Les corps des aviateurs tués sont inhumés dans le cimetière et le resteront jusqu'à la libération. Durant de nombreuses nuits des pringiadiens se rendent sur ces tombes pour les fleurir et les décorer aux couleurs françaises, anglaises et américaines jusqu'à ce que l'occupant menace d'envoyer en déportation des innocents si cette manifestation de soutien à la France libre et aux alliés continuait. Le maire de l'époque Monsieur Géault dut user de toute son autorité pour éviter le pire.

A l'angle de la rue de l'Eglise et de la rue du Ponceau, Monsieur Octave Cerisier installe en 1942, à proximité de la rivière qui fournit l'énergie électrique nécessaire à son entreprise, une fabrique de jouets en bois et plus tard de chalets en bois.

LE "GRAND PRINGY"

A partir des années 1970, la commune connaît une forte urbanisation avec la réalisation de différents lotissements entraînant bien entendu la création de nouvelles voies.

Le premier en 1970, dans une partie boisée de la rue de Lourdeau face au mur du parc donne naissance à **la rue du Gros Chêne**, rappelant le lieu dit «pièce du gros chêne» et la **rue des chasseurs** indiquant que ce lieu était très fréquenté par les amateurs de gibiers alors très nombreux sur la commune. Ce lotissement fut longtemps appelé lotissement B.M. des initiales des lotisseurs Messieurs Boutard et Maman.

Une autre opération, communale celle-ci, voit le jour en 1971 après 9 ans de rebondissements administratifs. En effet, dès 1962 à l'initiative du maire de l'époque Monsieur Henri Maman, avec le soutien actif du conseil municipal et en particulier l'entêtement de Monsieur André Sauret, la commune décide de regrouper des parcelles de terre inconstructibles appartenant à vingt et un propriétaires différents ; de procéder au lotissement des terrains ainsi remembrés et de les vendre aux habitants de la commune aux meilleures conditions possibles.

Le 12 mars 1972, le conseil municipal donne aux nouvelles voies de ce lotissement le nom de : **rue des Longues Raies**, dénomination du lieu-dit. Raie provenant du gaulois Reça, creux de sillon ; **rue des Bouleries** qui évoque le nom que les anciens pringiadiens donnaient aux jonquilles très nombreuses dans ce secteur ; **rue de la Porte des Champs**, du nom du lieu-dit, réalisée en partie sur l'emprise de l'ancien chemin de Saint-Sauveur. La première construction de cette rue est celle de Pierre Coudrais au numéro 14.

Dans le même temps, une opération privée vient compléter l'urbanisation de ce secteur, sur la propriété de M. Berchon, avec la création de la **rue des Petits Bois**, du nom du

lieu-dit et le prolongement de la rue des Bouleries. La **ruelle Pothèque**, quant à elle, conserve son nom. Ruelle provient d'un terme briard qui veut dire sente étroite, pothèque pourrait être une déformation de poquet qui signifie trou pour plantation.

Par ailleurs, en 1973, le chemin vicinal n° 1 commençant à être urbanisé, le conseil municipal décide de lui donner le nom de **rue de l'Orme Brisé**, reprenant le nom du lieu-dit. La toponymie Orme occupe toujours sauf rare exception, le point le plus élevé d'une commune. C'est le cas à Pringy avec 70 mètres d'altitude. Le terme brisé doit rappeler un drame, peut être une potence. Cette rue s'appelait autrefois, rue de la Fosse de Melun car la commune possédait le long de ce chemin une décharge utilisée par les Pringiadiens jusqu'à l'organisation d'un service d'enlèvement d'ordures ménagères. Cette décharge située au numéro 9 a été comblée en 1962.

Dans le même temps, quelques constructions sont réalisées le long de la **rue d'Orgenoy** nouvellement tracée sur l'emplacement de l'ancien chemin qui mène à Orgenoy, hameau de la commune de Boissise le Roi depuis 1791.

De même, une nouvelle opération immobilière voit le jour à partir de la rue de Lourdeau avec la réalisation de la **rue des moines** dont le nom rappelle les moines du prieuré Notre Dame de Pringy installés depuis le XIème siècle à l'emplacement de l'actuelle mairie.

Un inventaire général des biens du prieuré datant de 1687, précise qu'une partie des biens sont situés dans un bois «appelé vulgairement le bois aux moines» traversé par le petit sentier des moines tracé à proximité de cette rue.

L'autre rue créée à cette époque porte le nom de **rue du coteau** tout simplement pour rappeler qu'elle est située sur un versant de la «montagne» ou de la butte de Ponthierry, propice à la culture de la vigne. La vigne couvrait dès la fin de l'empire romain les collines et les plateaux de la vallée de la Seine. C'est au début du XXème siècle qu'elle disparut en raison des ravages du phylloxera. Elle couvrait sur la commune, 57 hectares en 1780 et 70 hectares en 1830. En 1900 seuls 5 hectares subsistaient. Les plants utilisés étaient : le teinturier, le noir d'Espagne, le plant de lune, le meillier, la rochelle et le veray.

En 1975, à l'initiative de son maire Jacques Boutard, la commune réalise un lotissement dans la partie en friche de la propriété qu'elle vient d'acquérir aux époux Kuntz, afin de financer cette belle opération qui permet aux Pringiadiens de disposer d'une magnifique mairie et d'un superbe parc de 10 hectares.

En 1976, le conseil municipal donne aux nouvelles voies les noms suivants : **rue des Sources**, en raison de très nombreuses sources qui jaillissent dans le parc de la mairie et dont l'une d'elles était un lieu, depuis des temps très anciens, de régénérescence et de purification. Rebaptisée avec la christianisation, source de la Vierge Noire, les pèlerins profitaient de leur visite à la «bonne dame de Pringy» pour y faire leurs ablutions. On attribuait à cette source des vertus curatives et quantité de fiévreux y recouvrèrent la santé. C'est auprès de celle-ci qu'a lieu chaque année le deuxième dimanche de septembre le traditionnel pèlerinage à la Vierge Noire. En 1937, le propriétaire des lieux fit étudier avec un médecin la possibilité de créer une source thermale. Le faible débit le fit renoncer. Le château d'eau d'une capacité de 1000 m3 a été implanté en haut de cette rue en 1977 afin de remplacer l'ancien réservoir construit en 1936 dans le jardin de l'école et devenu avec le temps vétuste et trop petit pour desservir les nouveaux foyers. A l'angle de la rue des Sources et de la rue de Lourdeau a été

construite en 1976 sur les fondations d'un immeuble dont la construction avait été abandonnée, l'école maternelle ;

rue des Ecureuils en l'honneur de ces petits mammifères rongeurs à pelage roux et à queue touffue, très nombreux dans le parc ;

rue des Charmilles pour évoquer l'allée plantée de charme (arbre à bois blanc) qui existait en cette partie de la propriété et enfin **rue des Verdiers** pour évoquer ces beaux oiseaux au plumage vert que l'on rencontre dans nos jardins.

En 1977, le développement de la zone d'activités de l'«Orme Brisée» contraint le conseil municipal à donner un nom au chemin vicinal numéro 5 dit de Boissise le Roi à Orgenoy. Ce dernier s'appellera désormais, **rue de la Croix Blanche** pour rappeler l'emplacement de la justice de Boissise le Roi et l'emblème de la maréchaussée.

Une autre voie reçoit également un nom, **l'impasse du Bréau**, Bréau signifiant taillis fermé de haies servant de cache aux gibiers. Cette rue reprend le nom de l'ancienne sente située au même emplacement.

L'autre partie de la zone d'activités, à vocation plus commerciale, implantée en bordure de l'avenue de Fontainebleau à la sortie de la commune vers Chailly en Bière, lotie un peu plus tard comporte deux voies la **rue Léonard de Vinci**, peintre, sculpteur, ingénieur, architecte et savant Italien du XVIème siècle et la rue **Blaise Pascal**, mathématicien, physicien, philosophe et écrivain français du XVIIème siècle.

En 1979, à la suite d'un échange de terrain entre la commune de Pringy et Monsieur Allard, la collectivité réalise un lotissement de 11 lots au lieu-dit prairie de la plaine, face au lavoir du Ponceau. Le conseil municipal décide en 1981 de donner à l'unique voie de ce lotissement le nom de **rue de Montlouis** pour rappeler l'ancien hameau de Montlouis, aujourd'hui disparu. Ce hameau était situé sur le versant est de la rivière Ecole, au dessus du moulin de Montgermont. En 1834, le maréchal comte Alexandre Louis d'Astorg y résidait.

Quelques années plus tard face au numéro 12, rue de Lourdeau, la résidence des Tilleuls voit le jour avec le prolongement de la rue des Charmilles ainsi qu'une autre petite opération, rue de Montgermont au numéro 10 sur un terrain occupé autrefois par une menuiserie qui donnera naissance à **l'impasse des grouettes** dont l'origine vient du terme gaulois graua, signifiant gros cailloux.

En 1984, sur une parcelle située près du petit pont de la rue de Lourdeau, une nouvelle voie est tracée : **impasse de la Vallée**. L'altitude à cet endroit de la vallée est de 50 mètres et le versant ouest particulièrement abrupt.

En 1987, entre la rue de Montgermont et le chemin de Jonville sur une parcelle de terrain appartenant à la famille Boeglin, la commune autorise la réalisation du lotissement de la «Maisonneraie» composé de 140 lots. C'est dans cette plaine que le 24 août 1944 un duel d'artillerie oppose l'armée du Général Patton aux forces allemandes à Sainte Assise. En effet, des centaines de blindés américains, de très nombreuses pièces d'artillerie occupaient depuis le 23 août cet espace avant de déferler vers Tilly et traverser la seine sur un pont pneumatique en direction de Seine Port. Les noms choisis pour les nouvelles voies rendent hommage à des musiciens célèbres : **impasse Esprit Auber**, compositeur français du XIXème siècle, auteur

de nombreux opéras et opéras-comiques. **Impasse Hector Berlioz**, compositeur français du XIX^{ème} siècle, auteur d'œuvres remarquables par la puissance du sentiment dramatique ; **rue Georges Bizet**, compositeur français du XIX^{ème} siècle qui écrivit pour le théâtre lyrique des chefs d'œuvre de vie et de pittoresque tels l'Arlésienne ou Carmen ; **impasse Marc-Antoine Charpentier**, compositeur français du XVII^{ème} siècle, maître de chapelle de la Sainte Chapelle à Paris, auteur de messes, d'oratorios et d'un opéra Médée ; **rue François Couperin** qui fut au XVIII^{ème} siècle le plus grand maître français de clavecin. Il a composé de nombreux motets, sonates et concerts. son père était seine et marnais ; **place Claude Debussy**, compositeur français décédé en 1918, il renouvela, par ses recherches harmoniques et son art évocateur le langage musical ; **impasse Edouard Lalo**, compositeur français du XIX^{ème} siècle, dont l'œuvre d'inspiration romantique ou folklorique vaut par la richesse de l'orchestration ; **rue Jean-Baptiste Lully**, violoniste et compositeur français du XVII^{ème} siècle, il fut le créateur de l'opéra français et composa des tragédies lyriques, des ballets, des divertissements pour les comédies de Molière, de la musique religieuse ; **rue Jean-Philippe Rameau**, compositeur français du XVIII^{ème} siècle, claveciniste et organiste, il porta l'émotion, le sentiment dramatique à leur plus haut point. Il est avec Couperin le plus grand musicien classique français ; **rue Erik Satie** compositeur français né en 1866 et décédé en 1925, auteur d'un oratorio «Socrate» et d'un ballet Parade en 1917.

Toutes les rues portent un nom de musicien, sauf une, **l'avenue de l'Albano**, pour rappeler le nom qu'avait donné la marquise Marie Joséphine de Gontaut-Biron, épouse du dernier seigneur de Montgermont, pour désigner la partie du parc de son château située entre le lavoir du ponceau et le petit temple d'Amour édifié par ses amis pendant qu'elle voyageait en Italie. Elle choisit ce nom en souvenir du cardinal de Bernis, évêque d'Albano, qu'elle avait rencontré lors de ce voyage en 1785. Ce dernier qui avait été Ministre des Affaires Etrangères de Louis XV écrivait à propos d'elle que «sa bonté et son esprit faisaient le charme de tous ceux qui l'approchaient».

En 1997, le lotissement «le clos du Haras», contigu à la «Maisonneraie», vient compléter l'urbanisation du lieu-dit la pièce du gros chêne. Le nom des rues rappelle la présence tout proche des nombreux chevaux du domaine de Montgermont : **rue du Centaure**, être hybride composé d'un corps de cheval et d'un buste humain. La mythologie grecque raconte le combat des centaures contre les Lapithes, peuple montagnard de Thésalie ; **rue Pégase**, cheval ailé de la mythologie grecque qui avait fait jaillir la source Hippocrène en frappant la montagne des muses, l'hélicon de ses sabots ; **rue de la Licorne**, animal fabuleux de la symbolique médiévale représenté sous la forme d'un cheval blanc avec sur le front une corne en spirale.

Le **chemin de Jonville** qui débouche au numéro 49 rue de Lourdeau, urbanisé sur une grande partie de son tracé à la suite des opérations immobilières précitées, porte le nom du hameau voisin de Jonville, certainement un lieu où poussaient des joncs. Jonville était situé sur une piste celtique qui longeait les terres de Montgermont, fréquentée bien avant l'ère chrétienne, notamment par des druides qui venant de Brinville franchissaient la Seine par le gué au passage de Saint Port puis se rendaient à Lieusaint où se tenaient leurs assemblées régionales, comme elles se tenaient également, selon l'abbé Duchein auprès du chêne sacré de Pringy, là où l'on vénèrera plus tard la Vierge noire. Le chemin de Jonville à Pringy était très utile car il permettait sous l'ancien régime d'échapper au péage du pont Thierry sur la rivière Ecole. C'était en quelque sorte une voie de contournement de Ponthierry. C'est également ce chemin qu'empruntait régulièrement Michel de Castelnau, baron de Jonville, ambassadeur de

France, pour aller se recueillir à la chapelle Notre Dame de Pringy où il souhaita y être inhumé en 1592.

L'an 2000 voit la réalisation, rue de Boissise, du domaine du Roy avec la **rue de la Salamandre** qui selon la symbolique et la croyance populaire n'est pas l'animal amphibie que décrit la zoologie mais un être qui habite le feu où il puise force et protection et dont le roi de France François Ier prit pour emblème ; la **rue de l'Hermine** petit animal carnassier proche de la belette mais surtout en héraldique, fourrure à mouchetures de sable semées sur champ d'argent que l'on retrouve dans les armes des ducs de Bretagne.

L'urbanisation galopante du dernier quart du XXème siècle a profondément modifié la physionomie et le caractère rural de Pringy. D'autres opérations programmées à plus ou moins long terme poursuivront cette transformation inéluctable. Elles seront l'occasion de compléter cette étude qui n'a d'autre ambition que de donner aux nouveaux pringiens quelques repères et de rappeler quelques souvenirs de la vie des rues de notre village. Elle permet également à un habitant de Pringy dont la famille y est installée depuis plusieurs siècles de faire partager son goût pour l'histoire de sa commune.

Alain SAURET